BOUCHARD Serge, avec la collaboration de Marie-Christine Lévesque, *Le peuple rieur. Hommage à mes amis innus*

Philippe Erikson

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/jsa/18758>

DOI : 10.4000/jsa.18758

ISSN : 1957-7842

Éditeur

Société des américanistes

Édition imprimée

Date de publication : 15 décembre 2020

Pagination : 295-299

ISSN : 0037-9174

Référence électronique

Philippe Erikson, « BOUCHARD Serge, avec la collaboration de Marie-Christine Lévesque, *Le peuple rieur. Hommage à mes amis innus* », *Journal de la Société des américanistes* [En ligne], 106-2 | 2020, mis en ligne le 30 décembre 2020, consulté le 16 septembre 2022. URL : <http://journals.openedition.org/jsa/18758> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/jsa.18758>

Ce document a été généré automatiquement le 16 septembre 2022.

Tous droits réservés

BOUCHARD Serge, avec la collaboration de Marie-Christine Lévesque, *Le peuple rieur. Hommage à mes amis innus*

Philippe Erikson

RÉFÉRENCE

BOUCHARD Serge, avec la collaboration de Marie-Christine Lévesque, *Le peuple rieur. Hommage à mes amis innus*, Lux éditeur (Mémoire des Amériques), Montréal, 2017, 320 p., bibliogr., photos (en noir et blanc), cartes.

- 1 Drôle et personnel mais non moins sérieux et objectif, voici un ouvrage qui se distingue tout à la fois par la qualité de son écriture, l'érudition dont il se nourrit et la profondeur des relations interindividuelles qu'il dépeint. *Le peuple rieur* est, comme l'indique son sous-titre, un vibrant hommage aux Innus (qui, comme le dit plaisamment l'auteur, ne sont pas les épouses des Inuits mais ceux qu'on appelait autrefois Cris, Naskapis ou Montagnais). Mais il s'agit aussi d'un vibrant plaidoyer pour l'ethnologie de terrain et une approche humaniste de l'ethnohistoire : sans la relation intense qu'il a su construire au fil des ans avec ses interlocuteurs et amis innus, jamais Serge Bouchard n'aurait-il pu appréhender leur passé et décrire leur culture avec l'incomparable densité qui transparait tout au long de son texte. Avec un égotisme admirablement altruiste, il conjugue le badin et l'anecdotique avec le subtil et le primordial, pour raconter l'histoire d'une amitié tout autant que celle d'un peuple.
- 2 L'auteur procède par petites touches successives, partant de faits apparemment anodins pour mieux embrayer sur les questions les plus graves. Souvent, le lecteur s'embarque avec lui dans sa petite voiture ou dans un « canot-pas-d'moteur » (p. 259) pour terminer le « voyageant » dans une caravelle de la Renaissance, dans un de ces

navires de pêcheurs basques qui fréquentaient déjà l'Amérique avant Jacques Cartier, ou sur les tortueux circuits empruntés par les fourrures du temps de la Compagnie de la baie d'Hudson¹. Les œufs de goéland de la taille d'un pamplemousse qu'on lui sert au petit déjeuner par égard pour ses mœurs alimentaires de « Blanc » (p. 69) sont prétexte à un récit désopilant, certes. Cependant, ils annoncent aussi des réflexions de fond sur les préférences alimentaires des Amérindiens, sur ce qu'on pourrait appeler une phénoménologie de la *bannique* (le « pain des Indiens ») et, bien sûr, sur les rapports avec le gibier et ses protecteurs surnaturels.

- 3 Ceci étant, s'il est question, au fil du texte, des caribous, des castors, des saumons, des ours et autres délices incontournables... ne sont pas pour autant exclus les baies sauvages et les petits poissons capturés par les femmes, sans lesquels la famine menaçait lorsque les hommes rentraient bredouilles de leur quête de proies plus prestigieuses. Sans doute est-ce parce qu'il chauffait bien volontiers son char pour les doyennes du village qui s'entassaient dans sa Coccinelle verte pour se rendre sur les lieux de cueillette que Bouchard – bien qu'il passât le plus clair de son temps à jaser avec les vieux chasseurs – put apprendre que ces derniers étaient souvent tout aussi menteurs que vantards et que ce qu'ils lui racontaient était autant leurs rêves que la réalité : « Nishapet, l'œil pétillant, un rien narquois, me dit [...] c'est nous les femmes qui prenions les choses en main [...]. Le caribou, c'était un festin, mais [pour passer l'hiver] la pêche sous la glace et la petite chasse [des femmes] était plus fiable » (p. 118-119)².
- 4 Suivant la même pente qui mène du plus trivial au plus tragique : l'irrépressible et tonitruant fou-rire de son compagnon de pêche le jour où un précieux portefeuille coula au fond des eaux glacées d'un lac. L'anecdote permet à Bouchard d'embrayer sur le poignant récit des malversations subies par les Amérindiens dans les internats autochtones du siècle passé (entre 1820 et les années 1990). Le récit d'une petite misère mène ainsi à celui d'une plus grande encore : celle de l'intolérance brutale des religieux, soucieux de « tuer l'Indien dans l'enfant » (p. 266). Le récit se poursuit avec un retour sur les spoliations entraînées par « la guerre du saumon », autre épisode tragique déjà évoqué quelques pages plus tôt (p. 218-220). Bouchard y relate la privatisation des eaux amérindiennes par le biais de lois privilégiant nettement la pêche sportive au détriment de la pêche de subsistance, redéfinie comme du braconnage. Dans la foulée, il stigmatise la mauvaise foi des défenseurs de telles mesures, dont la stratégie consiste trop souvent à remettre en cause « l'authenticité » identitaire des autochtones qui revendiquent leurs droits coutumiers. Mais ici encore, c'est l'humour cathartique qui finit par prendre le dessus, avec le récit de cette réplique cinglante faite en 1993 à un certain Donald Trump, « entrepreneur ambitieux et sans scrupule » (p. 219), qui défendait les intérêts de ses propres casinos en s'en prenant pareillement à l'allure de ses concurrents amérindiens. Ces derniers paraissaient trop « Blancs » à ses yeux pour justifier de la moindre exemption d'impôts. L'entendant dire de ses rivaux supposément déloyaux : « *they don't look like Indians to me!* », le président de la commission de la Chambre des représentants lui aurait rétorqué que, Dieu merci, les droits des gens primaient sur ceux des apparences, et n'étaient donc aucunement subordonnés à « *whether or not they pass your "look" test* » (p. 220).
- 5 L'importance du rire dans la sociabilité et la vie rituelle ainsi que dans les cosmologies et les mythologies des Amérindiens n'est plus à démontrer. Du nord au sud du continent, on pourrait aisément énumérer les situations où rire (ou se retenir de le

faire) revêt une dimension cruciale, qu'on aurait jadis qualifiée de « mystique » ou « d'existentielle » ; peut-être dirait-on plus volontiers, de nos jours, « ontologique »³. Lors de certains rituels, ne pas rire du chamane qui fait le pitre ; surtout, ne jamais se moquer des animaux (surtout familiers), aussi burlesques soient-ils ; en société, s'esclaffer au contraire le plus ostensiblement possible, sous peine de passer pour asocial, voire dangereusement proche du sorcier... Du comique au cosmique, l'écart est mince. Mais l'humour est aussi contagieux, et bien malin qui saurait dire si c'est celui des Innus qui a déteint sur Bouchard, ou bien l'inverse. Il se propage également aux lecteurs de ce livre qui nous fait rire avec les Innus, et peut-être contribuer ainsi à l'hommage qui leur est rendu, même si l'ouvrage donne aussi parfois envie de pleurer, par empathie avec les victimes des misères qu'il décrit. Ce livre donne à s'indigner tout autant qu'à s'amuser. Il donne aussi à réfléchir.

- 6 Exhaustif et introspectif à la fois, *Le peuple rieur* nous en apprend beaucoup sur l'histoire générale du Labrador et de ses premiers habitants au cours des cinq derniers siècles, et aussi beaucoup sur la relation particulière entre certains de leurs descendants et l'un de nos collègues anthropologues au cours des cinq dernières décennies. Une belle leçon d'écriture, qui entrecroise subtilement le récit d'interrelations personnelles à l'échelle de nos vies humaines et le récit de relations interethniques euro-amérindiennes dans une perspective diachronique à large spectre. De quoi rire, pleurer, s'émouvoir, s'instruire, méditer.

BIBLIOGRAPHIE

BASSO Keith H.

1979 *Portraits of "The Whiteman". Linguistic Play and Cultural Symbols Among the Western Apache*, Cambridge University Press, Cambridge/New York.

BEAUCAGE Pierre

2010 « Les bonnes raisons de rire : l'humour chez les Nahuas de la Sierra Norte de Puebla (Mexique) », *Recherches amérindiennes au Québec*, 40 (1-2), p. 49-60.

BEAUDET Jean-Michel

1996 « Rire. Un exemple d'Amazonie », *L'Homme*, 140, p. 81-99.

BOUCHARD Serge

2010 « Rira bien qui rira le dernier », *Recherches amérindiennes au Québec*, 40 (1-2), p. 37-40.

BOUCHARD Serge et Marie-Christine LÉVESQUE (dir.)

2011 *Elles ont fait l'Amérique. De remarquables oubliés (Tome 1)*, Lux éditeur (Mémoires des Amériques), Montréal.

CLASTRES Pierre

1967 « De quoi rient les Indiens ? », *Les Temps modernes*, 253, p. 2179-2198.

DUDEMAINE André

2010 « L'ethnographie allègre dans les pas du nomade moqueur », *Recherches amérindiennes au Québec*, 40 (1-2), p. 41-42.

JÉRÔME Laurent

2010 « Les rires du rituel : humour, jeux et guérison chez les Atikamekw », *Anthropologica*, 52 (1), p. 89-101.

MONOD-BECQUELIN Aurore

1988 « “La parole des Blancs nous fait rire” : ethnographie de la citation », *L'Homme*, 106-107, p. 296-317.

OVERING Joanna

2000 « The efficacy of laughter », in Joanna Overing et Alan Passes (dir.), *The Anthropology of Love and Anger. The Aesthetics of Conviviality in Native Amazonia*, Routledge, London, p. 64-81.

SAVARD Rémi

1977 *Le rire précolombien*, L'Hexagone-Parti Pris, Montréal.

TAYLOR Anne-Christine

2013 « Pierre Clastres et la dérision du pouvoir chez les Indiens : un commentaire », *Terrain. Anthropologie & sciences humaines*, 61, p. 114-121.

NOTES

1. Les chapitres sur la traite des fourrures, outre leur indéniable intérêt historiographique, ont le mérite d'enrichir le répertoire d'expressions québécoises de ceux qui, comme l'auteur de ces lignes, ne sont guère experts en ce domaine. Une de mes préférées, dans ce registre, est le verbe « enfirouaper ». Dérivé de l'anglais « *in fur wrapped* », il renvoie à l'idée de tromper sur la marchandise en soignant l'emballage au détriment du contenu, comme tentaient de le faire les marchands (anglophones) de fourrure de « bièvres » (*beavers*) avec les autochtones et les Français.

2. Sur le rôle occulte mais non moins essentiel des femmes autochtones dans l'histoire du Canada, voir aussi l'ouvrage coédité par Serge Bouchard et sa compagne Marie-Christine Lévesque (2011).

3. Proposer une bibliographie exhaustive sur le rire amérindien serait ici hors de propos. Parmi les titres qui viennent spontanément à l'esprit, signalons simplement : Beaudet (1996), Clastres (1967 ; republié par la revue *Terrain* avec un commentaire de Taylor 2013), Monod-Becquelin (1988), Overing (2000) ; et pour des exemples plus septentrionaux : Basso (1979), Jérôme (2010), ainsi bien sûr que Savard (1977) et bon nombre des articles publiés en honneur à ce dernier dans un numéro spécial de *Recherches amérindiennes au Québec* (Beaucage 2010 ; Bouchard 2010 ; Dudemaine 2010).

AUTEURS

PHILIPPE ERIKSON

Université Paris Nanterre, centre EREA du LESC (UMR 7186)